

## "Gaby"

### Urbanisation El Paraiso

Alicante - Août 1971

Catherine Gruffy se rendit à Alicante rejoindre les membres de la famille Penalva durant l'été de ses quinze ans. Le destin la fit apercevoir Gabriel Sanchez Alenda marchant au parking de la résidence "el Paraiso".

- C'est lui ! l'artiste peintre à la musique forte.

Les Penalva avaient de quoi se plaindre suite au vacarme assourdissant qu'il avait occasionné et ceux durant une bonne partie de la nuit dans cet enclot de brique rouge surélevé de palmier. La résidence rythmait les nuits de l'artiste au son de ses cassettes audio. Sa stature d'indien à la démarche de cow-boy rehaussé d'une paire de sabot et d'une chemise blanche à pantalon noir disparu dans le bar "el Paraiso" où il y exposait ses tableaux à la thématique bohémienne.

Catherine passa l'été de ses vingt ans à fréquenter ce lieu et attendit l'auteur de ces toiles après-midi durant. Père et mère sont sur le point de se rencontrer. Sa robe de gitane et ses chaussettes haut la cuisse intriguèrent l'Hidalgo.

Alicante - 23 janvier 1977

Cette nuit-là Gabriel fixa le portrait de Catherine de couleur pastel. Celle-ci redoubla de vigilance à ce que leur futur nouveau-né, de sexe masculin, beau de surcroît, fisse un grand artiste, un grand peintre. Je naquis le 20 octobre à 9h00 à l'hôpital "du champ de l'amour", lieu de torture privilégié durant la guerre civile espagnole. L'avenir peut rassurant pour un nouveaux né vivant dans cette contrée nous amenèrent à quitter l'Espagne pour Marseille. Maman se maria avec Jérôme Deschamps de Boishebert qui me reconnue comme son fils et donnèrent naissance à mon frère Thomas.

Village de Fuveau - 1985

Je m'apprête à dessiner un bonhomme sous le regard affûté de ma mère. Lassé d'imiter mes camarades de classe, mon stylo enlaça d'une façon frénétique les lignes donnant corps à ma silhouette d'homme : la main du père s'était exprimée à travers la mienne. Maman m'encouragea dans cette voie, baccalauréat de rigueur. J'appris ce jour-là mon métier, mon parcours scolaire et la naissance d'un deuxième papa à la vie tumultueuse. Sa carte postale me fut adressée, avec comme première indication : "Observe tout".

Alimenté d'une photo m'indiquant son repère paradisiaque, les pieds dans l'eau, la Floride en Espagne : l'Albufereta.

Nous partîmes le rejoindre le mois qui suivit. A peine installé à la terrasse d'un café surplombant le parking du « Paraiso » sa silhouette se dessinait au travers d'un grillage d'acier. Premier souvenir vraiment palpable : sa rencontre sonore. Le cri de ma chair mis à nu, décharné dans cette enclot délabré. Maman fit écho à sa demande en lui présentant la paume de sa main et ses cinq doigts ouverts :

- La cinco !

Adolescent, je compris sa préoccupation temporelle : Être au guichet de banque avant sa fermeture. Celle qui me valut de sacrées processions suite à la liasse de billets qu'il allait claquer de bar en bar, jusqu'à m'écrouler sur le sommier la nuit tombante. Un rituel hebdomadaire où je déambulais torse nue dans les rues chargées de pollution, surchauffé d'un soleil écrasant. J'acceptais bien volontiers les tournées offertes du père où chaque verre trinqué équivalait à mon éducation ibérique. Les mots ne furent d'aucune utilité, C'est coup de sang parsemé d'onomatopées comblèrent nos conversations.

Alicante - Juillet 1994

Sa rencontre me permit d'endosser le rôle d'un fils d'Espagnol accompagné par ce nouveau père lu sur un carton timbré, un mythe vivant d'après ma mère. Enfin garé au pied de son immeuble après une journée en route, il apparut les joues tailladées, marchant d'un pas décidé en direction d'une grille installée depuis peu afin d'accéder à son étage. Sa plainte nous étant partagée, maman l'interpella par son prénom. La nervosité se volatilisa au contact de leur bouche : Un baiser frénétique coagulé de sang, étalé par leurs mains sensuelles. Il me tendit la main, m'exclamant un "Siempre" d'affiliation tout en me fixant l'âme, ses jambes arquées encrées au sol, torse nu, jean coupé haut la cuisse, chaussettes blanches aux spirales bleu blanc rouge ajusté sous le mollet.

J'observais d'un sourire malicieux ce nouveau monde s'offrir à moi depuis ma tour de contrôle dominant le parking. C'est à ce moment précis qu'une fourgonnette rentra en scène, libérant sa garde civile à l'embarquer au commissariat. Le rideau de taule claqua leur départ, seul le bras de mon père dépassait d'une lamelle de fenêtre entre ouverte, m'indiquant alors sa bonne situation par son pouce relevé. Il réapparut à une table de terrasse la nuit tombante, ce fut l'occasion de le mitrailler de photo depuis notre balcon, tout allait si vite. Ses joues tailladées étaient le fruit d'une dispute

avec sa compagne. Celle-ci infligea sa jalousie en perçant les pneus du véhicule de ma mère en guise de protestation. L'Espagne était belle et bien au rendez-vous.

Je parti le rejoindre chaque été accompagné d'amis nombreux afin de leur faire vivre l'impensable. L'art à son paroxysme, engendré par un grabuge constant généré par cet homme sans sommeil. S'enivrant l'esprit jour et nuit, plaisantant avec le monde des vivants, idolâtré comme l'un des leurs. J'ai toujours pensé qu'il en faisait trop pour me convaincre que tout était possible : "Difficile mais pas impossible". Mais à la vue du flash-back de plaisir qu'il exhalait auprès de son entourage de par sa seule présence, il s'est peut-être retenu.

Alicante - Juillet 1999

El Padre, l'Indien, El Maestro, celui que l'on ne nomme plus : Gabriel Sanchez Alenda a encore frappé. Depuis deux jours, l'appartement est devenu le repère de tous les zonards du pays. Ils sont tous là : Antonio, Jamona, Juan de dios, Mister Logan, Campana, Enrique. Le cirque commence à la nuit tombée, les sachets de plastique déchiré "màs y màs" et sa poudre blanche s'étale sur le comptoir. On respire le bon air marin et ça tape et ça tape. Les cartes bleues ne servent plus à retirer, mais à tirer sur toutes les lignes. La "Tarjeta" comme ils disent tous. Moi, ici et là, j'observe mon père à son balcon, acclamant sa tribu sur fond de flamenco, bière fraîche et mixte coca-shit embaumant l'appartement. La première partie de la nuit a débuté, ils vont maintenant tous se regarder le blanc de l'œil et le tic va commencer : enrhumé comme chaque été.

Les voilà installés à un arrêt de bus, les bars alentour les ont exclus. L'entrée est sélective mais tu peux faire partie du club moyennant une petite collaboration s'élevant à 10.000 pesetas. Il est six heures du matin, je suis là, dans ma chambre. L'indien arrive accompagnée de ses amis Sioux et Apache, la journée ne fait que commencer.

## **Football Américain**

Thonon-les-Bains – Juillet 1993

La pratique du Flag Football, ce sport dérivé du Foot US sans contact, me permit d'être convoqué en présélection au sein de l'équipe de France de Football Américain durant l'été de mes 15 ans. Je n'avais, jusqu'à ce jour, aperçu cette pratique sportive qu'à la télé.

Le vacarme d'une locomotive blindée de militaire à destination de Thonon-les-Bains m'empêcha de dormir la nuit durant. Les wagons se scindèrent,

léguaient mon compartiment à une destination méconnue. Perdue en pleine cambrousse, mes larmes téléphoniques n'ont eu de peine pour maman, elle en riait davantage. Il ne me restait plus qu'à rejoindre le village le plus proche afin d'embarquer cette nouvelle correspondance.

Paré de mon armure de chevalier moderne empoigné d'un casque et d'un poitrail jamais enfourché, mon pouce devançait alors les automobiles. Durant cette marche sans conviction, chaque demeure abandonnée relookait mon accoutrement. De l'une d'elles s'échappa un cri afin de me proposer du travail. Cette vieille femme s'apparentait à son décor, bientôt confondu comme l'un des leurs soulevant de la brouette à fumier si mon pouce n'avait pas chauffé le bitume.

On me rencarda à la chambre des retardataires. Mes étourderies et mon statut de collégien endurcit ma réputation d'homme le plus inoffensif du campus. Armé d'un casque muni d'une grille de métal, rien ne pouvait m'arriver, de même que les ballons m'étant destiné. Ces « ballon navette » ne trouvèrent que la douceur d'une pelouse Alpine. Au détour d'une balle manquée, le genou d'un appelé percuta ma hanche, paralysant mon corps sous la pression d'un nerf écrasé. Les rayons x n'y ont décelé aucune anomalie, mes heures passées dans une locomotive sans sommeil me seront rattrapées. Deux nuits parsemées d'un réfectoire bruyant me permirent de rehausser les crampons. Les tests physiques se résumaient à courir d'un plot à un autre le plus rapidement possible. Je gagnai haut la main cette épreuve de vitesse, mon poids plume n'avait d'égal dans ce compartiment. Ces résultats hétérogènes approuvèrent ma qualification au sein de l'équipe de France Junior afin d'affronter une équipe universitaire Américaine.

Je me rendis l'été qui suivit à la Courneuve, située en région Parisienne, entourée de mastodonte venu des quatre coins du pays. J'appris que leur quotidien se résumait à pousser de la fonte, je portais à peine mon casque sur les épaules. Malgré la douleur enclenchée à mes adducteurs, engorgée par une crème chauffante, je tins bon. Une semaine suffi à apprendre par cœur un cahier de jeux offensif soutenu par des entraîneurs Canadiens. Leur prise de bec n'avait aucun poids sur nous, l'accent Québécois les apparentait à des Donald Duck revanchards :

- Ils sont venus visiter Paris, nous sommes là pour les battre !

Notre score final reflétait péniblement nos efforts : zéro à deux. Malgré les tentatives de notre botteur au soulier retiré et nos mains réunies d'une chaîne humaine, rien ne franchit les perches.

Match retour, stade de Caen. Maillot bleu marine, lettre blanche brodée sur

mes épaules. La Marseillaise, tribune vide. Le soleil annonce sa fin de journée. L'entraîneur m'invita enfin à fouler la pelouse afin de réceptionner une passe destinée à gagner les quelques mètres, parmi les 98 restant. Aligné sur ma ligne de départ, le décompte se rapprochait. Je simulai un départ musclé afin de faire reculer mon adversaire de quelques mètres tout en rebroussant chemin en direction du lanceur de balle. Sa passe me fut adressée, ronde, limpide, ancré dans mon estomac. Tout ceci proche de la touche où se trouvait mon entraîneur et mes camarades défensifs. Mon face à face ne dura que le temps d'une feinte, avant de me faire plaquer par ce molosse. La morphologie de ce gosse rencontré durant un pot d'accueil partagé à la mairie de Caen m'apparut bien différent. Une semaine d'anabolisant l'aurait-il métamorphosé ? Je regagnai le banc des témoins soulagé de ma prestation. Nous remportâmes le match sous le score de 21 à 0. La nuit tombée, ma bande de gladiateur dansait à cloche pied sous la vapeur d'une fumée répandue au sol, traversée de rayons lumineux. La file d'américain rejoignant leur vestiaire me glissait sous les yeux, casque à la main, ils n'avaient de peine à faire couler leurs larmes devant moi.

Notre véritable clameur se passa dans un restaurant. Table ronde, nappe de couleur rouge, couverts mixtes, service tiré à quatre épingles, tour de magie, alcool à volonté. Chaque ronde retentit son chant de victoire, dans une cadence des plus frénétiques. Le dernier couplet acheva ma libération : la joie exprimée se véhiculait au travers de leurs déhanchés, enfourchés d'une serviette à même la table. Rythmant la victoire d'une équipe à jamais soudée pour l'éternité.

## **Antisèche**

Aix-en-Provence - Juin 1998

Me retrouver mes cuisses offertes sous ses yeux experts, chacun accoudé à son comptoir respectif. Contemplant mes faits et gestes avec minutie, mes quelques clins d'œil m'ont peut-être trahi, ils auraient dû me prévenir que le manège était fini. Insistant avec parcimonie, sachant que j'allais me faire réprimander, au mieux l'allier à ma cause. Mais comment reculer chacune de mes tentatives pour chahuter mes antisèches suffisamment réchauffées par mes entre cuisses ? Posture acquise tout au long de l'année. Aucun geste ne lui viendrait à l'esprit comme celui de s'y plonger en toute hâte, il vint simplement à mon oreille me glissant d'un air compatissant :

- Tu peux me ranger ce que tu as entre les jambes.

Je m'exécutai sur le champ, éventrant mon sac, jetant ma honte, le chaud

parcourant mon corps. Je dus laisser comme tel mon bout de relique inachevé. Comment improviser, égaler la pensée d'un manuel de dissertation ? son vocabulaire, des mots sans faute d'orthographe, bien tournés, régulier. Ma seule maîtrise se trouve à mes pieds, enfoui, désordonné dans l'obscurité, laissant ma boîte crânienne vide face à leurs neurones en ébullition. Lire, relire, faire passer le temps, apprendre finalement sa leçon. Je ne pourrais pas remédier à cette antisèche si soigneusement préparée tout au long de l'année, il me fallait trouver une parade et ce pour le lendemain.

Apprendre par cœur un manuel de dissertation d'histoire géographie vous assure un dix-huit sur vingt au baccalauréat. D'après cette probabilité, mon dernier recours consisterait à trouver une pile de feuilles d'examen délaissées par ses examinateurs afin d'y écrire mes dissertations d'élève modèle. Dégurgiter l'histoire géographie du monde contemporain, prendre suffisamment de points afin d'équilibrer avec le reste et m'échapper enfin de cette broyeuse.

Les salles d'examen enfin inoccupées, je partis à leur conquête. Mes enjambées s'accouplaient au grincement des poignées de porte. La dernière d'entre elles s'offrit à moi : une pile de feuilles d'examen vierge pointait en ma direction. Mon effort était enfin récompensé mais la partie ne faisait que commencer. Une nuit ne me suffirait à recopier deux manuels de dissertation. Je distribuai la géographie à une voisine bien amoureuse. La guerre froide, la quatrième et cinquième république se déroulèrent dans ma chambre jusqu'au petit matin.

Déposer des feuilles d'examen entièrement manuscrites sous le regard affûté d'un examinateur n'est pas une mince affaire. Ce temps d'exécution est néanmoins envisageable durant la distribution des sujets à traiter. Posté au premier rang, je n'aurais de mal à manœuvrer cette opération. Dissimulé sous mon chemisier, la quatrième république et l'agriculture américaine soulagèrent ma probabilité. J'accouchai de ses deux reliques et les enroba d'une copie vierge déposé à mon arrivé.

Ma nuit blanche ne me permit d'articuler une ultime fois mon poignet. Au lieu de recopier mon ignorance sous une calligraphie à patte de mouche je passai quatre heures à combler une carte de géographie de couleur, flèche et autre légende inspirés des écrits de mon amoureuse de quartier. Moulder ma carcasse en chaise et rendre mon torchon à la calligraphie suspecte : Le jour et la nuit. Passer le dernier, déplaçant mon corps somnambule, jambes difficilement pliables. Me sortir à coup de pied déposant ma nuit de zombie. Mon chemin de croix commence à peine.

Madame Pastel me convoqua et je ne pus que jouer l'étonné à l'annonce d'un truc louche à vérifier. Afin d'invoquer les esprits je dessinaï son portrait sur la porte de mes papiers froissés, maintes fois manipulé. Comment a-t'il fait ? Un complice dans la salle ? Un tour de passe-passe ?

Je me rendis au rectorat d'Aix-en-Provence accompagné d'une avocate sans qu'aucun mot ne lui soit parvenue, rehaussé d'une paire de Sébago, d'un pantalon en coton de couleur beige et d'un pull au motif alpin couvrant l'odeur de ma mascarade. Posté face à un tribunal composé de quinze personnes afin de mettre en lumière la calligraphie suspecte de mes copies composées à l'épreuve d'Histoire-Géographie.

Mon faciès s'articula dans ce silence de mort. Leur donnant l'imagination que je puisse écrire huit pages doubles de géographie d'une grande lenteur, m'autorisent à flâner de ma plus belle écriture sous prétexte que je passai le fameux bac et que je le respectais jusqu'à la danse de ma calligraphie. Huit autres pages d'histoire écrites assez activement, représentant ma nuit de punition. Une nuit à remplir les lignes de mon ignorance, exécuté en une heure de temps !

L'épreuve d'écriture s'imposa à moi. Épreuve précipitée par ma pie justicière proclamant notre bonne foi. Le souvenir du début de l'été, un après-midi à effleurer la calligraphie de mon amoureuse de voisine pour me rendre compte d'une écriture appliquée, soigneuse, féminine, de maîtresse d'école. Simple, informatique, impersonnelle.

Placardant mon public d'une petite pièce sombre, fenêtre entrecoupée de lame d'acier afin de contrer le morse lumineux. Mon conteur assis sur une table d'écolier me dictait la leçon, rendue pleine de fautes d'orthographe. Chose relevée mais je n'étais pas jugé pour cela, sans savoir que cela aurait pu se retourner contre moi.

Finir l'épreuve de dessin stylo Bic peu satisfait, cela pouvait-il passer ? L'académie dépenserait elle autant d'argent pour un tel paresseux ? Balancer l'esbroufe plein visage, croire au miracle.

J'appréhendai leur verdict. Celui-ci me fut expédié en deux coups de cuillère à pot à peine le silence retombé. Voulant bien croire à mon histoire :

- De plus, l'académie na pas les moyens de se payer un graphologue.

Mais cette délivrance me fut de courte durée :

- Par contre, votre avocate nous a remis vos copies effectuées durant l'année. Sur l'une d'entre elles, on peut retrouver... mot à mot, à la virgule près avec celle que vous nous avez remise, le jour du bac.

Surprenant non ? Vous avez une explication ?

En effet, souhaitant appuyer mon dossier, ma balance, le cœur conquis à ma cause, en rajouta une couche : en leur distribuant mes copies d'histoire géographique effectuées durant l'année scolaire afin de mettre en lumière ma calligraphie d'écolier. Prouver le bon élève que je tentais de paraître, lettre d'encouragement de mon professeur arnaqué.

Ne pas comprendre leur insatisfaction à la vue d'un dix-huit sur vingt. L'histoire d'une France adulée, rendu sur papier. L'intervention tout du moins surprenante de mon corbeau, déployant ses ailes, activant de l'air dans mon esprit éteint. Me détaillant que sa bonne intention revenait tel un boomerang tranchant. Trouver une nouvelle parade au plus vite, la pompe allait bientôt lâcher, exploser pleine figure.

Cette matière : l'histoire-géo, ma préférée. Mes bons points, ma phrase parfaite, mon inaction, mes quatre heures de rentabilité, mon Coeff quatre. Ma pyramide projetée sur rhodoïd un soir de conseil, ma courbure, mon intimité chatouillée par le souffle du savoir. Ma délivrance, mon silence, ma comédie, le poids de leur regard sur ma nuque. Ma concentration, ma chorégraphie minimaliste, seconde après seconde, compter les souffles. Ma bonne conduite, sagesse de l'image, sculpture sans vessie d'un mètre cube. Attendre le grabuge pour retirer, poser ma liasse, noircir leur papier de quelque chose, gaver le mammoth.

L'erreur de laisser en libre circulation le rôle d'un premier de la classe, idolâtrant cette matière tel un éléphantéau éduqué au slash. Bac à sable, à poussière. Leur laisser l'imagination de me voir apprendre par cœur, mot à mot, ponctuation à l'identique, parue sous un manuel :

- Eh bien, j'apprends par cœur.
- Comment ça ?
- Vous prenez un « Annabac », vous l'apprenez par cœur : introduction, développement, conclusion et vous avez dix-huit.

Mon président en fut interloqué, finalement rassuré par son voisin à peine plus vieux que moi lui :

- Effectivement, il existe ce genre de manuel donnant accès à ces informations.

L'argent dépensé par ma mère pour défendre ma cause intervenue à ce moment précis, relatant ses nuits passées à s'ingurgiter des textes de lois.



Je l'encourageais dans cette voie, d'un regard, l'excusant d'être intervenue derrière mon plan.

Causant de peu la catastrophe je n'avais pas quitté le barreau, un air suspect d'émotion envahit mon gourou et s'adressa à moi de la sorte :

- Mais, pourquoi tu ne nous l'as pas dit avant ?

Un père s'exprimant à son ignare de fils. Ne pas rentrer dans le piège du coupable, j'irai droit au four. Faire avancer la conversation en ne répétant pas leurs accusations. Stopper court, incisif, capital, effronté, distant. Couper à la racine cette blague où je suis le seul à maîtriser les règles. Film déjà projeté durant le trajet qui me menait à déposer mon linge sale sous leurs regards médusés :

- Vous ne me l'avez pas demandé.

Option vague, renvoyer la réponse, renvoyer le boomerang. Bégaiement de ma perdrix confirmant qu'à son tour elle ne me l'avait point demandé. Quelle comédie ! J'ai failli la prendre dans les bras pour racheter mon silence. Ils avaient affaire à un sacré petit con s'amusant avec l'éducation nationale, son avocate, sa famille, jouant le rôle d'un premier de la classe.

Dix-huit sur vingt, un scandale ! Passer quatre heures à dessiner une carte nord-américaine après une nuit blanche, je l'ai à peine nommée, on esquiva ma requête. Mes deux points supplémentaires. Ne pas choisir l'option d'écriture, mais leur rendre une copie parfaite. Titiller la perfection, chose impossible dans ce système. On part tous de zéro moins deux, triste constat. Rendre compte de leur supercherie, le compte n'y était pas.

Je me congratulai des deux points manquant à ma quête le jour où ma mère ouvrit la voiture garée au pied du rectorat, passeport en main, sautant à pieds joints :

- C'est bon on l'a !
- Tu vois.

Je savourai encore une fois ce rôle en fixant l'horizon, le rictus à peine plié. Offrir la liberté à travers un bout de papier à une mère usée. Me répétant "ça va être difficile, mais il va l'avoir", phrase prononcée d'une voyante, elle m'accompagnait durant toutes ses années, comme si j'avais provoqué le tout, rendre compte de sa prémonition.

## **Deschamps**

Aix-en-Provence – Mars 2002

L'effet d'une poudre injectée pleine narine influencé par quelque artiste en herbe me vit franchir le portail d'un collège jamais vraiment quitté. Visitant à toute allure le trésor de chaque classe lors une journée porte ouverte. Encourageant de vive voix l'inscription de leur petit une fois le statue de père endossé :

- l'enseignement est de qualité, voyez où j'en suis !

La vérité fut celle-ci :

Au premier son de cloche notre jeunesse s'engouffrait dans un labyrinthe intemporel, rencardé à une chaise sous électrode. Où le monde des mots se chevauchent quotidiennement : Passant du verbe soigné à de l'argot provençal arabisé, criaillement de vertébré sous volière, langue de l'amour aux oubliettes. Ma bande de loufoque, quel que soit les années, s'apparentait à une cour sans miracle, d'enfileur de survêt les jours de sports rasant les façades d'un cloître apparenté à celle d'une prison.

La moindre incarcération nous amenait à imiter le verre de terre en classe de mathématique afin de faire sortir le trop plein d'énergie. Certain professeur de chimie nous imposait d'humer l'incandescence d'un souffre éparpillées sur coupole. Au fil des heures, mes professeurs d'espagnol m'assuraient aucune participation orale en échange de ma bonne gueule, jusqu'à me confondre des bilingues assis à mes côtés. D'autre marchandait leur place d'enseignant en nous promettant de doublait la mise au chiffrage participatif pour chaque doigt interrogé, hormis les inspecteurs d'académie nous surplombant. Soulef Zoughlami s'était même porté au jeu. On ne comptait plus les redoublements de la blédarde illettré, mocassin toute l'année, raillant les tomettes d'un collègue de ses pas sans conviction. Ainsi que Virgil Malinjou, accompagné d'un cartable offert par le conseil général tailladé au cutter, n'y comprenant qu'un stylo mâché, feuilles de dessin barbouillé et d'une longue corde afin de s'échapper de cette prison. Fouettant quotidiennement la nuque de Jérémie Martinazzo à l'aide d'une règle plate pour le non mérite à se planter au premier rang de chaque heure :

- Non monsieur Martinazzo, le B.E.P pilote de ligne n'est pas au programme.

L'intervention de la haute direction parvenait à montrer l'exemple en excluant le premier venu : Pour le vacarme exercé par quatorze collégiens

sans attache, pour avoir coloré les cheveux d'un professeur désespéré lors d'un mardi gras démodé tout en se passant la balle en fond de classe.

Mes déjeuner se déroulaient dans un réfectoire sans harmonie afin de combler le vide culinaire d'une nuit. Au présage des mauvais sort on bénissait notre repas d'une saint « Bubble » gastronomique, rab assuré. Par sécurité on réservait la chaise la plus ingrate de la table à une anorexique muette à la cheville estropiée. De quoi supporter la grosse bouffe engendrée par sept mutants s'ingurgitant la fournaise d'un jeu de cirque en un quart d'heure.

J'occupais mes récréations à la dépouille de sac Longchamp et autre trousse Chevignon revendues à la sauvette ou dealer de Pin's punaisé à la doublure d'une veste :

- T'en veux ?

Ma distraction se résumait à m'imaginer un nain ouvrant le portail de sa manivelle une fois la sonnette réenclenchée. Il m'arrivait de choper l'air de l'entre cuisse d'un inconnu et de tirer ce pénis imaginaire afin de l'enrouler dans une circonférence de vingt mètres et lâcher. Ma créativité se comptait en cartouche d'encre coagulant le sol ou suspendu au plafond, papier mâché cartonné, voleur de punaise.

Menacé quotidiennement par un indien à l'allure racailleuse une fois quatre heure retenti :

- Deschamps ! j'ai une dent contre toi...

De celle-ci s'y reflétait mes balayettes infligées à ses amis de quartier. Y avoir droit midi tapante, ma belle gueule symbolisant leur frustration sentimentale. Elles réservaient, les malheureuses, leur amour pour moi. L'une d'elle, goinfré par ma sympathie, se tatoua mon prénom d'encre chinoise sur l'avant-bras. Depuis son geste déshonoré me fut imprimé sur le poigné en guise de révolte. Un point indélébile me rappelant ses efforts à vivre à mes côtés, quitte à redoubler ses années pour l'aimer.

Je quittai précipitamment cette enclot de souvenir. J'étais enfin parvenu à transgresser ce collège hanté de frustration : Courir dans ses couloirs vide de monde, pénétrer chaque classe sans autorisation, le tout en pleine montée de Speed coagulant mes veines cicatrisées.

## **Beaux-arts**

Madrid - Janvier 2003

Le cursus scolaire Français m'autorisa à fouler les pas de mon père au Beaux-arts de Madrid quatre mois durant. La veille de mon départ fut influencée par l'excitation soudaine de ma mère à vouloir une trace visuelle de mon arrière-grand-mère retenue en maison de retraite. L'interview se consacra autour de la question de son docteur et de sa ferme abandonnée à Alicante où elle souhaitait y déposer ses valises. Physiquement impossible, je déplaçai son image en terre Ibérique, il ne me restait qu'à la fixer sur une toile de large envergure. Des glacis successifs émanèrent l'âme de la « Abuela ». Durant ce fignotage la porte de l'atelier claqua sa stupeur. Celle d'un homme m'ordonnant de l'affronter afin de me disputer d'un mal entendu égaré ? N'osant me retourner malgré sa détermination à trouver « le Français ». Walkman dans les oreilles, agenouillé torse nu devant cet autel fabriqué de toutes pièces, je n'attendais plus que sa main sur mon épaule. Les mots ne furent d'aucune utilité, la porte se referma délicatement, son énergie avec.

Ce périple s'acheva au pied de mon professeur principal, autorisant ou non mon passage en classe supérieure. L'effet d'un extasie ingurgité la nuit durant atteignait ses tympans. La vapeur de mon haleine lui chuchotant le souhait familial exhaussé, cela pouvait-il passer ? Assis l'un en face de l'autre, nos bustes recroquevillés par la lenteur de mes mots, je n'attendais que son approbation. L'image projetée sur écran d'un homme transportant sa grand-mère sur son dos afin d'atteindre le point culminant d'une montagne comme ultime souhait approuva ma cause.

## **La belle famille**

Aix-en-Provence - 24 Décembre 2009

Être invité, à contre cœur, comme il se doit, par la belle-famille. Troisième Noël d'affilé, le pire moment de l'année où je sais qu'aucun mot n'allait sortir de ma bouche, quoi leur dire ?

La belle-famille bourgeoise, un brin radin. Un mélange d'aristocratie élevé en Afrique, une goutte de juiverie, l'air British, la pauvreté provençale. Une maison dans laquelle on n'y habite pas, on s'y pavane. Inviter le jeune de la soirée, une goutte de modernité. Si je venais, donc je les considérais, trophée déjà gagné. Le tutoiement adressé à la marâtre a failli la rendre cardiaque, l'excuse de mes ancêtres espagnols me sauva. Un arbre de Noël comme vu à la télé. Sur la table, un mélange disgracieux de nourriture provenant des différentes coutumes vécues par le passé : Immangeable. Le mobilier, la couleur : taupe, gris délavé, terne. L'odeur du formol, on ose s'y

asseoir. Et ça filme pour les bons souvenirs. Écouter les contrepèteries, jeux de mots, histoire de combler notre petite mort. Secouer le thorax en attendant le père Noël qui n'est jamais venu à ma rescousse. Seule la petite de neuf ans m'occupait jusqu'à accepter les bagarres et autres coups de poing aux couilles pour m'arracher un rictus facial. Le meilleur moment de la soirée, le pire allait bientôt arriver.

Me retrouver pour quelques heures coincées entre ma bourgeoise et tout un stock d'os poreux tout droit sorti d'un autocar ayant visité le monde à travers un hublot. Je me retrouvais bien seul face à leur regard amusé. Qui d'eux ou de moi était la bête à foire ? Je vous avouerai que ma dépression était telle que j'ai lâché une vanne de drague à la plus belle des ridées, histoire d'amuser la galerie. On m'aurait presque invité pour ça. Ma seule conversation en trois années, dire que c'était bon à chaque bouchée. L'alcool n'y faisant rien, j'avais toujours le cul aussi serré sur ses chaises provençales bien démodées. Une table de douze personnes, attendre qu'ils en soient gavés pour m'en libérer. D'ici là, l'animation était tout du moins préparée, chacun sa spécialité, l'apogée du bien-pensant, une courtoisie bien réglée. Le premier d'entre nous qui léchait de sa meilleure salive était le chouchou de la soirée, prouver toute la veillée que l'on était bien éduqué. Ma mère aurait été fière de moi, mon père m'aurait sorti à coup de pied au cul.

Devoir supporter les imitations d'une Afrique colonisée, y avoir droit chaque année, le symbole d'une vie bien remplie. Seul souvenir encore palpable : une danse. Le rituel d'un bout de table, accompagné d'une chanson :

- Bonjour, bonsoir, bonne année, bonne santé !

Mauvaise imitation d'enfants proposant leur sympathie pour quelques pièces jamais tendues. Les imaginant sur la plage, face à cette blanche bien grasse. A en voir les yeux de mes spongieux émerveillés, je ne sais quel sentiment les parcouraient. Le décalage de voir belle-maman bien portante imitant des enfants à peine vêtus, accent sortie d'un sketch d'Élie Semoun. Rire nerveux, respectueux, le rire de l'invité, rire de quoi au juste ? les mains au ciel, maraboutant son auditoire déjà conquis, comme preuve qu'elle y était, on ne saurait mieux faire.

Tomber nez à nez sur deux bijoux argentés éventrés d'une papillote bon marché. Deux dès à jouer où il ne resterait qu'une seule face, plus un cachou mobile argenté. Le tout fixé par une barrette soudée. Se demander à quoi cela peut-il servir ? Contemplant mon émerveillement et mon rejet,

mon sketch s'adressa à moi :

- Ce sont des boutons de manchette. Un jour, Gabriel, quand tu seras plus grand, tu pourras les porter.

Je n'en croyais pas mes oreilles. J'acceptais tout naturellement mon sort en m'excusant de cet aller-retour qu'elle venait de me glisser de sa voix la plus suave. Me projeter avec ma nerveuse plus creusée que jamais, chemise blanche repassée et pour seul accessoire mes faces de dés pour enguirlander sa vie inanimée.

Le chapeau noir m'était tendu. Dans son crane gargouillait quelques papiers pliés, encre gaspillée. Je piochais le sketch à réaliser, on aurait pu me couper le bras pour ça : Jouer de la musique.

Comment ne pas me ridiculiser, ne pas leur donner. S'improviser batteur de couvert, glisser mon doigt humide sur la tranche d'un verre. Attendre un son qui ne viendra jamais. Les laisser admirer ma peine, le coude relevé et sans huile, virevoltant comme un benêt. Mon œil concentré pour ne pas riper. Garder la cadence, tremper ma chair esquinée et recommencer l'opération sous leurs yeux contemplatifs.

La seule porte de secours est venue de mon double poney. Meugler une chanson de rap improvisé. Un mélange disgracieux passant de l'arabe à l'espagnol à connotation raciste, impossible à réinterprété, surtout pas face à eux. J'ai failli la croire, j'ai peut-être manqué un rendez-vous. Non, je ne serai pas leur spectacle, ne pas confondre les rôles. On ne rachète pas son image en rendant l'autre plus ridicule. Leur donner double satisfaction ! Plus aucune issue, talon au mur, je décide d'articuler ma bouche en émanant une nappe monocorde de ma gorge asséchée de honte, mainte fois répété dans mes cours d'école, tout en fixant mon cristal laissé à l'abandon. Je senti le regard de la daronne se pencher vers moi d'un air interloqué. Surprendre enfin ma supérieure, le tour était joué. Mais le crane absent rodait toujours. A part faire pouët-pouët par la pression exercée entre la paume de ma main et mon aisselle, j'étais cuit. Manivelle enclenchée, impossible de reculer, finir en chair à pâté. Piétiné sous un bonjour, bonsoir, bonne année, bonne santé !

"Réciter une fable de La Fontaine avec l'accent noir".

Une bestiole, un oiseau, un corbeau sur une branche tenant dans son bec un fromage « Président ». Une publicité étrangement animée. Le profil interrogé d'un renard empaillé. T'as un beau plumage, fait tomber le fromage. Deux répliques, comment combler ? Le tout saupoudré d'un

accent noir peu maîtrisé, surtout ne pas vriller. Mes amis corbeau et renard à mes côtés, j'affirmais un non de politesse. Mieux faire que ma patte de poulet ? Piétiner sa plate-bande devant un public déjà conquis. Refusant le rôle en toute modestie, personne n'insista. La diablesse de sœur, le double, l'ombre de ma charrue debout face à moi, se démarquant de la lumière, visage embrumé insista :

- En espagnol alors !

Comment leur expliquer ? Je n'avais plus d'allié, j'étais piégé. La mère-noël, ma brouette, les formols, mes bleus aux couilles et cette dernière me donnant le coup de grâce.

## **Dallas Club**

La Jonquera - 24 Juin 2010

La frontière Espagnole enfin dépassé, aucun doute, personne ne nous rattraperait. "Surtout ne pas craquer, surtout ne pas se vider trop vite. Réserve-toi, admire, ne bouge pas", seule indication pour tenir une nuit. Les conseils de mes compères me résonnent encore dans la tête.

Enfin garé, ce bloc de ciment se tenait devant moi : Solide, stable, intemporel, éternel. Un escalier blanc à franchir, néon de couleur sur toute la façade supérieure, deux jambes battent la rythmique. J'ouvris la porte en oubliant pourquoi j'étais là. Allai-je danser, me cacher dans un coin, regarder un spectacle, un défilé ? Entrée feutrée, intime ? point du tout.

Un guichet de gare routière : dix euros le ringage orbiculaire. A l'ouverture du sas je pris une dernière bouffée avant de déposer son enfance sur le bas-côté et me fit aussitôt happer par un mollusque noir sur talon. Accoudé à un bar sans personnel, l'un de mes compères me supplia qu'il fût important pour moi de venir voir "ça". Surpris, je pensais avoir tout vu, du moins je me l'imaginai. Il me parla d'une queue. Cinq pas suffirent à m'extraire de la masse d'homme me tournant le dos pour me planter au milieu de la piste. J'avais traversé cet espace sans m'y apercevoir, tellement discret, sans mouvement, pudique, intime. Tout ceci mis à nu. Un entre deux de plusieurs heures se déroulait sous nos yeux. Cette mise en scène préparée, pour observer cet instant si rare : Une queue, une file d'attente coupant la boîte en deux, entremêlé d'homme et de femme à l'arrêt, bougeant très peu. Un serpent de parure, de chair et de vêtement longeant les coins et les recoins pour s'ensevelir dans une bouche d'égout.

Personne ne dansait, chacun admirait le spectacle de la honte. Mes racailles étaient bien sages, on se serait tous tapé les épaules d'être là. Casquette, sac bandoulières, maillot à fleur, claquettes et quelques grammes d'or. Tous agrippés à un caddie sur talon, quelques hanche venues du bout du monde. Bassin contracté, visage caché par l'obscurité, molaire serrée, billets préparés. Ne lâchant leur place pour rien au monde, trop loin pour repartir, trop engagé. Le sourire aux lèvres, ils n'osent y croire. Elles, me pavanant leur succès.

L'une d'elles me relooka de haut en bas, au point de lui complimenter son choix. L'intervention d'un client posté à mes côtés me renseigna à demi voix la valeur de son vieux métier. Elle prit par a la conversation afin de désigner la non galanterie de cet inconnu, tout en pressant mon auriculaire a son entre fesse.

### **Sorcière beurette**

Aix-en-Provence - 30 Novembre 2010

Mon état de fatigue ne me permit de cuisiner, l'indigestion d'un kebab de dernière minute fera l'affaire. A peine rentré dans ce fast Food hallal, je saluai cette Beurette rencontrée deux jours auparavant dans ma discothèque préférée, quitté la nuit durant d'un baisé effleuré sur mon palier. Ma viande avariée commandée je l'aperçue chuchoter à l'oreille d'un groupe d'adolescent empruntant quasi instantanément le chemin de mon appartement.

Je suis resté planté là, malgré les recommandations limpides de mon acolyte et me fis kidnapper, kebab en main, par ma Sorcière Beurette. Son grain de gitane enguirlandé de bout de tissus Emmaüs me rencardait à ma condition d'Espingouin. La balade d'une cartomancienne d'une liasse à billet déjà ponctionné.

Je suivis à la lettre les recommandations de ma bonne aventure : Attendre sagement son retour au pied de son immeuble. Un entracte de plusieurs minutes lui profitant à maquiller ma nuit. Durant cet interlude elle y déposa son ami corbeau comme pièce à conviction jouant le rôle de l'imbibé alcoolique d'un soir. L'indication d'un début de digestion aurait dû me ramener à la maison, je quittai le droit chemin en portant soudainement intérêt aux origines de ce vertébré. M'interroger sur son plumage, lui faire la conversation, une politesse que je me serais bien gardé.



Un temps à camoufler son jardin secret d'une éponge hygiénique, elle réapparue. Son corbac à l'épaule, ils m'indiquèrent le tapis des horreurs aboutissant sous un toit Aixois. Une cage à plume, à goudron et autres additifs. Il attirait ma concentration par quelque croassement bien rodé, je le pensais déplumé, il était en train de s'ingurgiter les économies de mamie. Elle endormit d'une berceuse sans mobile le petit que je suis, hypnotisé par le serpent j'étais devenu son Mowgli. Acceptant ma petite mort, pendu à ses lèvres comme un rat mord. L'heure tournait, seule ma langue l'imitait.

La seule lumière émise de cette comédie est parvenue de ma porte fracturée. Catapulté dans la réalité après un tour de manège sans pompon attrapé. Mon découvert bancaire fut consolé en embrassant mon serpent entouré de vêtement et autre babiole éparpillé. Activant mon bassin, chevauchant les entrailles de mon malheur. Quelques gouttes extirpées, sans tacheter sa crinière, elle pourrait se fâcher. Le tout dégoulinant dans l'ancre de mes aines, compte enfin vidé.

Des au revoir de compassion apprise en quatre leçons : Détecter la brebis galeuse de mon entourage, m'inviter à dîner un tajine à l'arsenic. Mon makrout au peyotl à peine digéré, elle réapparue quatre jours après plus engraisé que jamais.

## **Geisha**

Aix-en-Provence - 23 Juillet 2010

Jenny m'invita rejoindre sa meute sur un bout de parking à coffre ouvert, aligné de jambes alcoolisés reflétant le miroir de mes nuits. Boule Geisha s'approcha de moi. On me la présenta ainsi car elle en portait. Sourire aux anges, elle rebroussa chemin tout en agrippant le bas de son ventre, suivit d'une grimace de bien être :

- Il est bien passé celui-là...

Elle revint à moi déterminée à me faire respirer ses bouts de joue à peine remises. Spectacle suffisamment garni, je rebroussai chemin pour enfin me nourrir. Geisha me salua de loin d'un léger mouvement de main, une posture Walt-Disney rythmant plus calmement ses longues jambes fines serrées. Criant mon prénom en guise de jouissance cylindrique. Quelques volumes bien calés d'une estampe japonaise bon marché.

Je reconnu passer ses longues jambes fines serrées, d'un pas décidé à finir

boules usées, j'en jetai mon quignon asséché. Elle refusa dans un premier temps mes ouvrages. Au rappel de sa posture "Belle au bois dormant" son talon ripa. Nos hanches côte à côte, retentit le hochet. Dos plaqué, elle m'offrit la caresse de sa langue, préliminaires oblige.

Je vérifiai dans un premier temps la présence de cette excroissance, elle interrompit ma manœuvre :

- J'ai des boules de Geisha...

Du fil à bobine pendant, un coffre au parois ventousée, impossible à cadenasser. Elle ne souhaitant pas les retirer, pourtant le wagon étaient à quai. Comprendre soudainement l'offre présentée, mais peu de place car parking déjà complet. Mon pouce fut gobé d'un croupion supporté par deux bâtons de réglisse sur talon. Le bois chauffait, mon lait failli brûler, heureusement déversé, car pouce retiré. Une jouissance de moine.

- Attend, je vais les enlever.

J'écoutai attentivement ma porte blindée s'ouvrir à moi, mais mon calibre est déjà vidé. Supplier un passant, claquer la main, me réinviter accompagnés. Personne ne vint signer ma requête d'enfant pourri gâté. J'imaginai son homme revenir de boîte comme excuse bidon et remonta le froc d'un sourire à la con.

J'attendis Jenny avachi au pied de mon immeuble. Ma contrefaçon fut maquillée de rire soulagé en nous imaginant Geisha rampant sur la piste de danse à la recherche de quelque volume ficelé, glissant sous le poids effréné d'une jeunesse Aixoise jamais rassasiée.

## **Kate**

Aix-en-Provence - 18 Février 2011

Kate est apparue à mon couloir alors que je n'avais plus de lumière, stylo en main pour y inscrire les quelques numéros qui allaient me redonner l'éclat. Je lui ai serré la main comme la coutume le doit. C'est allé si vite, je ne m'y attendais pas.

Elle réapparut à mes barreaux. Ses yeux, l'expression de son sourire, je pouvais tout accepter. Elle me proposa de m'enfuir, sortir de ma taule afin de courir à ses côtés. Revêtus d'un fin lycra noir coupé aux genoux, baskets orange et blanche, d'un sweat-shirt noir, gris et rouge sur sa poitrine. D'un

anorak noir à zip qu'elle n'aime pas, mais qui tient chaud. Je lui enfilais mon casque noir de petite taille sur sa tête brune afin de glisser sur les routes provençales. M'approchant de son visage, appréciant le temps s'arrêter en lui sous-prêtant une aide à lui attacher cette foutue boucle. Essayant de ne pas partir, mais la tension était si forte, me retenant, par peur qu'elle remarque mon amour naïtre. Des yeux d'or, jaune, rouge, une pointe de bleu, on s'y perd. Je ne peux la regarder trop longtemps, je pourrai chavirer, pas tout de suite.

Aucune agression de ma bouche, mes yeux, mes mains. Reposant les siennes sur mon ventre, comme pour soigner une plaie. Sentant sa chaleur, son souffle sur mon dos. Aucun poids malgré mon pneu usé, dégonflé. J'entends encore ses murmures m'effleurer le cou. L'accent new-yorkais dans mes oreilles comme pour bercer, apaiser ma vie. Je n'ai même pas osé viser son visage à l'aide de mon rétro.

Des cheveux longs, épais, bouclés. Un étrange voyage où j'ai coupé les miens comme pour mieux la regarder. Le soleil sur mon visage, sa chaleur sur mes omoplates. Son ventre, sa poitrine, ses cuisses, son sexe s'offrant à mes reins. Les rares fois où cela se produisais, j'en étais tétanisé. Possédé, je n'osais bouger.

Nous nous perdîmes d'un cet Éden, retenu par la paume de nos mains. Le casque rythmant sa mesure sur ma cuisse engourdit, humant les herbes de ma providence, le silence de l'air, le vent nous embrasser. Une procession shamanique au pied d'une muraille de pierre blanche, grise, violette, entrelacé par l'ombre des nuages. Mes lèvres gonflées par le soleil, vitamine d, d'après ses mots.

Cette déambulation s'acheva au sommet d'une bute délimité d'un carrée de rondins. Quelques arbustes pour nous abriter du vent, cernés, protégés par ces montagnes au loin cachant notre pudeur. Ses joues dans mes mains, je n'ai pas osé plier mes coudes.

Ma voix éteinte pour entendre la musique sortir de sa bouche, de ses yeux ocre de sienne avec une goutte d'eau. Une sorte de lentille, un point noir, un big-bang en guise de pupille. Un shoot de Kate, ma meilleure drogue. Dilate tes yeux dans les miens, quand vais-je les recroiser ? Je serais resté planté là, à la sentir près de moi. A califourchon sur cette selle afin de redémarrer ce fichu scooter. Assise sur un taureau de fête foraine, son bras gauche enlaçant ma taille, mon avant-bras son balancier, pourquoi j'insistais ainsi ?

A la fois j'étais timide, calme, excité. Passant par tous ses états, j'ai essayé de me contrôler en ne faisant pas n'importe quoi. C'est allé si vite, je ne

m'y attendais pas. J'ai peut-être manqué d'arrogance ou de vivacité. Calmer ses envies en écrivant l'envie, en vie.

Je passai la journée à vouloir l'apercevoir accouder à une fenêtre en m'imaginant que c'était la sienne. Son reflet se déplaçant au rythme de mes allez venues.

La porte a tapé. Kate apparue en tenue légère, sandale, haut blanc, bas noir, une fine écharpe de couleur rose. Ronde, excitante, ses yeux de velours, chuchotant de sa bouche pour mieux l'approcher. Je l'aperçu marcher téléphone à l'oreille, à quelque centimètre ma main s'est arrêtée, j'en étais rassasié. Sentir à chacune de ses apparitions mon cœur s'emballer comme pour la première fois. Mes textos restèrent sans réponse. J'avais, sans me douter, fourché l'inscription de son numéro. Expliquant alors les non-retours à ma fidélité.

- 27 mai 2011

Je passai la nuit aux aguets. Il me fallait l'accompagner jusqu'à la gare routière. La porte de l'immeuble claqua son départ. Je partis à la recherche de sa silhouette et deux sacs à roulette à bout de bras sous une lumière écrasante, exténuante. Je rentrai finalement, le pire allait arriver.

A l'angle de ma rue, je senti son absence. Le vide m'envahit. Sous mes pieds, autour de moi : le néant. Je me mis à pleurer, d'un coup et fort, très fort. Tourne à droite, à gauche, m'assis, lunette pour me cacher des passants. Mais où se réfugier ? Plus rien n'existait. Penser aux filles qui m'ont aimé, ressentant alors leurs détresses. Un ange part, la tristesse m'accapare. Je vérifiai une dernière fois son absence en levant ma tête à sa fenêtre. Volet ouvert, vitre fermée. Un appartement rendu banal, quelconque, sans identité.

Finalement rentré, un son propre à ma petite enfance jaillie de ma gorge et pour seul réconfort une pièce de coton couvrant mon corps tel un linceul parfumé de vanille.

La raison m'endormit et me fit rêver son départ :

Le compte à rebours repris au pied de l'immeuble, face à la lumière du jour, nos menton relevés savourant la chaleur nous envahir. La paume de nos mains à peine serrées, le coin de mon œil à la contempler. Bouche fermé, reposé, un léger sourire de plaisir. Une peau d'or, grain de sable brillant, crayonné noir autour de ses yeux enfin fermés. Un *tu vas bien ?* qui dure des heures. Je fermi mes paupières, le soleil m'aveuglant.

J'ai rêvé de Kate, comme si le temps avait fait marche arrière, contracté plusieurs dimensions parallèles, volatilisant ma course poursuite matinale. A mon réveil, je recollai mon cœur avec des larmes en fixant cette histoire, continuant ainsi ma vie la tête plus allégée. Je reviendrai poser mes yeux sur chacun de ses mots. Me dire que cela a vraiment existé. J'ai eu beaucoup de chance de l'avoir rencontré et le courage de l'avoir fixé sur un bout de papier. Faire couler son cœur n'est pas toujours facile.

Depuis j'écoute son prénom est son nom laissé sur un répondeur à l'abandon.

## **L'Albufereta**

Alicante - Août 2011

La rencontre d'Alexandre, surnommé "Gabatcho" par ses compatriotes Ibérique, nous amenèrent à nous ressourcer à Alicante. Gabatcho se prenant pour le chef sans argent, grattant à tout va. Pris d'affection ici, moi là-bas. Leur morphologie me ressemblant : long bras, longue jambe, gros sourcil brin. Chacun surnommé à partir d'un A.D.N. culinaire : Poulpe, poulet, chorizo, concombre, boulette, tomate, ail. Il m'aura fallu attendre des années d'exil pour enfin délier ma langue. Un son si familier au point qu'il en sortit une nuit de "Botellón". Serpenter ce peuple espagnol une octave au-dessus, chaque ronde sa bouteille : Parfois masculines, féminines. La glace fut rompue en nous présentant comme "Los Gabatchos", engendrant l'émerveillement de mes compatriotes. Communication supportée par l'imitation du français composé de -cheu, de -peu, de -feu, lèvres à demis fermée. Je me retrouvai coincé entre deux espagnoles me fixant de leurs postures après avoir abusé de mon accent français parsemé de -éré. Mon espagnol mal conjugué, accent retenu dans mon palais. Le -r français tant recherché, le truc en plus. Moi qui ai passé tant d'année à camoufler mon exil espagnol, l'amour sacrifié de mes parents en sorte.

Je découvris les yeux de mon père aussi éclatant qu'après sept mois d'abstinence. Rendant enfin ses poumons calcinés à l'air ambiant après deux semaines de réanimation sans séquelle. L'entendre réciter jusqu'à treize et le fameux "*voulez-vous couchez avec moi*" me rattachait à lui. Être un enfant de l'Albufereta c'est comme appartenir au tiers-monde. Un labyrinthe de nostalgie retenue par des briques poreuse de trente-cinq années. Un château de carte en péril pour dix années de folie. Le paradis rendu aux enfers.

J'imitai mon père descendant l'escalier d'un restaurant abandonné. Un bac à fleur, enfin manipulé où y était échoué un coupe ongle en aluminium provenant de l'époque bénite. Je replaçai, comme pour la dernière fois, ce ciment bon marché. Barrière de petite taille sans agressivité afin de délimiter des espaces à vivres plutôt qu'à transgresser. La décadence d'une Espagne en pleine richesse, en plein délire, après avoir subi la guerre civile. L'ouverture des frontières laissant entrer drogue, prostitution, construction anarchique, aujourd'hui en crise. Vingt années n'ont toujours pas servi à purger son vin. Une gueule de bois où les seuls rescapés cimentent encore des briques rongés.

## **Pain noir**

Aix-en-Provence - 30 mars 2012

Se retourner le temps d'une douche et accepter le triste constat d'une misère social accumulé. Manger le pain noir à temps, failli tourner au vinaigre. Monter la voile, dernier souffle, dernière vague, 34 ans et toujours pas le sous. Recouvrir de blanc la crasse de mon rez-de-chaussée superposé depuis mon arrivé au 13 rue Clovis Hugues. Tantôt garçonnière, hôtel de passe, atelier de peinture, pub discothèque, coffee shop, studio d'enregistrement. Pourtant je me revois marcher, le soleil dessinant mon ombre démesuré, me répétant :

- Fais pas le con, ne te fais pas coincer.

Trois ans englués avec une MILF des plus radine de la ville. Perturbant mon emploi du temps, empruntant des chemins inexistant à Google Mapp, en avoir honte pour sa propre ombre. Plus ma silhouette se dessinait, plus le siens s'empâtait. Recouvrant cette mascarade de fumigène financier.

Tenter de purger le fils cherokee que je suis en réactionnant ce corps de danse footballistique improvisé. Surnommé tanto l'homme singe, la marionnette, le monstre ou peinture 48. Montré comme exemple par mon entraîneur pour mes poumons assoiffés, malgré l'aire surchargé de white-spirit et de THC inhalé au quotidien. La condition d'un moine soldat replié dans seize mètres carrés manipulant sa partition à une portée de main : pinceaux, souris, casserole à l'anglaise et au lit.

Compléter la panse d'un macaque en échange d'une bourse à billet vert dépassant sont poids en or. Seule solution envisagée suite à la séparation de dix années d'animation pour pré pubère. Passant d'un rôle à un autre suivant l'heure et demi : Eparpilleur de chasuble, prof de français illettré, séance de théâtre imprimé, atelier d'écriture sans sujet, encadreur de

hyènes, testeur d'enceinte, bidouilleur de clavier, Pirate d'agorespace, clown d'épouvante, cow-boy véreux, Jules César en spartiate molletonné, le dernier indien de Bouc-Bel-Air, actionneur d'accro benji, mousqueton d'accrobranche, parsemé de maman cagolette et d'animatrice en manque de compréhension.

Cet état d'âme grandissant stoppa son cycle à l'écriture de ses mots. Alice apparue à mon cadrage cinq heures durant à lui plisser les joues de mon cerveau aéré d'une journée sans THC. Réserveant cette logorrhée de mot à ce bout de fille grandissant. Son regard visitant mon A.D.N. rendu sur papier, visitant la dernière trace de mon enfance où mon prénom et mon nom sont associé à celui de ma mère. Cochant d'une croix l'absence du père pour toutes ses matinées à roupiller. Coincé à la merci de mon passé, à peine né et déjà dans une galère identitaire. Me voilà préparant une énième combine afin de soudoyer sa bénédiction familiale et ceux, derrière les yeux de sa bien aimé fraîchement épousée : Associer, trente-six années passées, mon prénom et mon nom patriarcal sur papier tamponné.

## **Gruffy**

Village de Quintal - 14 mai 2013

La voix douce et rarement émise de ma mère m'invita au village de Quintal afin de rénover notre maison familiale, Oncle Jo supervisa les opérations. Embauché à manipuler des outils afin de ressusciter la roche ensevelie sous le poids d'un héritage. L'ancêtre Gruffy me soufflant la bonne conduite à suivre.

Mes déambulations nocturnes me firent toucher la poignée d'une église byzantine sonnante mes deux coups de grâce. En levant son crochet, je me blotti dans un enclos de personne ressuscité de mon sourire. J'occupais mon temps libre à saluer des hommes de pailles cloué au banc de chaque square afin de dealer ma présence d'une musique à cimaise. Écho véhiculé de mon enfance à bicyclette claqué d'une carte à jouer dans un rayon de village. Mon frère a mes baskets, nous passions notre temps suspendu à un cerceau sans filet. Nos missions se résumait à chercher de l'eau à l'abreuvoir chaussé d'une paire de bottes esquiné de fumier et autre maïs volé.

Recouvrir de blanc la moisissure de Gruffy. Collecte de boulon et autre fer rouillé déterrés, grouillant de verre de terre apeuré d'un nid de paille affamées. Partageant mon kibboutz pied-noir sans promesse de retour. Devenant le Roumain d'une voie douce, rarement émise, d'une sœurlette à tonton Jojo. Celui-ci me détaillant ses meilleurs braquages et autre buffet froid dans une cafétéria vide de monde en guise d'exutoire.

Poser mes silences sur une montagne au lit de shilom surplombant la maison Gruffy. Calbute débraillé, phalange esquinté, cheveux éparpillé, démarche à vêtement humide. Casser la croûte dans ce décor en carton-pâte aux herbes taillé, pierre alignée, volet entrebâillé. Une cour de récréation comme seul vacarme dans ce village en forme de cercueil. Journée entremêlée d'homme de métier visitant un chéquier déplumé. Nos vies suspendues à ce vide de quatre-vingt mètre carré.

Je m'assis enfin dans un sofa entouré de mes toiles d'étudiant encadré. Pépé Gruffy troqua mes services pour trois sardines Titus impérissable, célébré d'accolade à devoir y retourner.

- 21 Mai 2013

Je repris la route de mes ancêtres enfin soulagés de les avoir convaincus de ma présence. Mes silences on prit corps, pas encore périmé, trente-cinq années d'écoute sans une parole prononcée, pourquoi leur demander ? Oser au risque de passer pour un demeuré. Ne manquant de rien, mon appétit fut sans fin à comprendre ces êtres encadrants d'un voile mon éducation de vaut rien. S'accrocher à deux brindilles pour gouverner le radeau partit à la dérive d'une vie emplit de sensation fantomatique. Ce spectre posé devant moi, transformant mes états d'âme en couleur désespéré. Mes outils suffiront-ils à soulager le manque de repère sur chaque toile barbouillée de sons harmonisé. Comment leur dire sans passer pour un plaintif ? Ma seule demande fut le jour du départ, assis l'un à côté de l'autre, face à cet écran au couleur animé, maman m'écouta sans permission. Ma requête fut si forte qu'il m'a fallu soudoyer la mort pour la garder concentré. Ma rédemption se matérialisa d'une esquisse de sourire, pupille dilaté, projetant ses visions passées au côté de mon père. Chaque jour sont artifice, l'histoire de sa vie. Soulever le père, révéler celle de ses enfants sur pages manuscrite et sans état d'âmes. Aussi tranchante qu'un store brusquement coulissé, purifiant mon lit de pisse froide une fois la couette décalottée :

- Allez ! Debout ! À la douche !

## **Baba au rhum**

Garance Reggae Festival, Bagnols-sur-Cèze - 24 juillet 2013

Organiser nos journées au gré du vent et de nos appétits toujours plus gargouillant une fois le carton tué et s'engluer dans une foule de rasta rocket aux hormones verdoyante. Toucher la grâce à la vue de ce petit homme sur plateau, traversant la foule par son sourire acerbe, vêtu d'une barbe rouge et quelque miroir éparpillé sur veston. Son fils exécutant un



raga acclamé, tout en me demandant conciliation car Bob Marley n'est toujours pas ressuscité. Confirmer ses ouvrages chamaniques, nos pouces pointés au ciel, oh Jah aime cette voix d'extraterrestre. Un rêve éveillé de basse toujours plus proche, malgré un couffin de boule caisse ajusté. Lézardant notre bronzage translucide d'une eau vive chargé en sel minéraux et humain soulagé.

L'éclosion passive d'une fleur piétinée me permet d'esquiver l'éventuelle remontrance du Baba au rhum, quitté deux semaines auparavant d'une danse calibrée et confetti de dernière minute. Évitant ainsi de voir franchir au portillon un festival de bonne pensée caricaturé. Jonglant d'un personnage à un autre dans un laps de temps aussi réduit que ses idées. Proclamant sa bonne foi en l'humanité, quitte à la gonfler. Monologue à répétition, tant le disque est de contrefaçon. Invoquant la magie du présent sur talon et masque vénitien, possédé de pensée biblique rasta fa right comme étant l' élu de Garance. Déambulant parmi une arène d'illuminé, inspecté entre deux barrières par une prestigieuse sécurité à l'idéologie rencardée. Toute nos pirouettes et chant sacré n'y pourrons rien face à leur biscotto esclavagé.

### **Gabriel Sanchez Alenda**

Alicante - 24 février 2014

Je partis rejoindre mon père biologique hiver passant, soutenu d'une avocate espagnole logé en France âpres lui avoir fait traduire ma situation familiale. La résidence « el Paraiso » a cessé de battre la rythmique depuis qu'il s'est réfugié chez son épouse. Abandonnant son appartement dans un exil précipité : poussière de sable répandu au sol, rat à l'agonie intoxiqué par des œufs de perdrix périmé. A l'annonce de son prénom par téléphone je crue communiquer avec les morts, sa voix venue d'outre-tombe. Un sursaut de ricanement me permis d'esquiver la moindre question au risque d'y chuter, il en rie. Silence interposé, il agressa ma descente en m'ordonnant de le rejoindre.

A l'ouverture du portail j'aperçus sa silhouette animale disparaître aussitôt. Assis sur son trône, ses bras s'élancèrent au mien. Je lui offris mes lèvres d'enfant sur sa joue molletonné, avant d'empoigner son thorax réoxygéné. Se lève à dix-huit heures avant de prendre quotidiennement son western de dix-neuf heures. Sa conjointe concentrée à décortiquer de la graine de tournesol tout en fixant le monde se divertissant d'une page web. Vivant sa retraite comme il l'entend où le seul déplacement fuguasse le ramène à de la bière bien fraîche. S'assurant de ne pas fâcher sa compagne une fois sa

bêtise relevée d'onomatopée complice.

Le hasard me permis de symboliser physiquement le pourquoi de cette réunion familiale reconstituée. D'une part la présence de cette homme sorti d'un autre monde, jouissant de son titre entouré de sa cour, s'enivrant l'esprit d'alcool malté et d'oxygène euphorique. L'apparition tout de même étrange du chevalier de la "Boisson" sur carte à jouer confirma son blason d'insouciant à la vie. Ma main gauche pris sa peine à trifouiller la pile garni, soutenu par l'œil affirmatif du père. Le roi des papes me rendit justice, rencardant sa bien aimé à chevaucher le bois hiver passant.

- 25 février 2014

La lumière de mon arrière-grand-mère m'apparut à l'annonce de sa présence, accompagné par cet homme rencontré au hasard d'un trottoir. Depuis le silence d'un homme accapara mon quotidien. N'osant ouvrir ma bouche pour ne pas les fatiguer, ma seule conversation fut d'indiquer la direction de ma jeunesse abandonnée. Occupant mes pensées par de la fouille archéologique afin de sacraliser le temps manquant à mon éducation linguistique : Ruine Franquiste, métal calciné, cafétéria en lambeau, architecture de béton vide, fenêtre à la brique, discothèque désenchantée. Coiffé d'une garde civil démodé et de chien hurlant la crise stagnante, tout en remuant le rituel sonore et vestimentaire d'une maison.

La promesse de voir apparaître l'appel angélique à ma justice endura pour un ultime instant ma condition de réfugié bohémien. Dernière signature du père afin de révéler son fils articulé jusqu'ici dans le vent. J'ose encore y croire.

- 04 mars 2014

J'endossai une nouvelle fois le rôle du cancre à mes leçons. Mon dialecte d'indien à l'accent français percuta les tympans du notaire. M'étant présenté à lui afin de se familiariser du "petit" Gabriel, seule quatre marches et un couloir sans fond perturberai mon emploi du temps. Encore faut-il arracher mon tourtereau de père à sa perdrix moyennant un tube de graine de tournesol de cent cinquante grammes. Je volai à son secours, mon corps transpirant la sueur d'une course effrénée. Préférant me perdre dans ses avenues préfabriquées qu'à renflouer la caisse d'un shérif d'autobus. Faut-il encore espérer l'envie soudaine d'une visite urinaire féminine équivalent à la renaissance de mes ancêtres. Ma requête fut si forte que je dû déposer mon cœur à ses pieds afin de le garder concentrer, pipi de madame passant. Nous fixant réciproquement l'âme émaner de notre affiliation, maintenant son regard mainte fois ordonné. Une attitude machiste qu'il a fallu réveiller

d'après les bons conseils de maman vous rouspétant la feignantise de papa. Parviendra-t-il à s'extirper de son corps pour moi ? Jeudi 6 mars à 18h55 m'attend mon passé.

- 06 mars 2014, 17h00

La puanteur émanant de mes pieds activa le compte à rebours journalier d'une sieste. Le chevalier de la "Boisson" meuglant sa ration de fraîcheur refusa dans un premier temps ma requête, puis s'extirpa de sa grotte pour moi. Redécouvrant sa peau sous un soleil tombant durant un trajet embouteillé, 18h55, l'édifice me fait face. J'y rentre tête baissée afin d'extraire à son tour le notaire me devançant alors. La voiture parquée à une sortie de garage frôlant de peu le passage de quelque encombrante, mon corps séparant ce vacarme d'une comptine articulée par cet homme à l'odeur alléchée. Ma seconde naissance battant au rythme des affirmations de mon père, accoudé à la visière, tube à oxygène inspiré, m'accouchant de son ventre encore en état de grossesse. Une faute de frappe écorcha son nom de famille. Cette remarque lui profita en véhiculant son patrimoine génétique sous l'enseigne d'un parc de golf. Je compris alors le poids de mon héritage aux yeux écarquillé de mon clerc. La signature du père m'apparut une fois son coude retiré, imposant sa calligraphie comme à son habitude. Le tout chaperonné par sa cavalière dérogé, nous crachant au visage son shit frelaté. Approuvant ses regrets à voir apparaître un nouvel héritier à la caisse conjugal, naissant à l'âge où mon père m'a créé. J'empoignai pour une dernière fois cet envoyé articulant des syllabes sans auditeur. Le joker passa au rang de gardienne du palais, ce titre la fit rougir au claquement de nos narines. Père et fils n'osent toujours y croire, surpris de cette accélération temporaire ressuscité. Je passai de cachottier au roi des justicier. L'annonce de mes efforts me fut congratulée par l'enthousiasme de ma mère, reprenant à son tour la route de ses passions.

Je descends l'escalier m'amenant au salon, souriant d'un abandon de crase et d'un conflit identitaire achevé. La chaleur du redéchaussé agrémenté d'excrément canin éclaira mon être. Papa désigna ma peau blanche ressuscité, maman encadra son diplôme de jeunesse.

### **37 ans**

Aix-en-Provence - 20 octobre 2014

J'ai arrêté d'acheter des vinyle bon marché pour enfin m'inscrire à la bibliothèque. Une collection qui nous aura valu de belle soirée dans cette cave située sous mon planché. Les cartes de visite seront bientôt imprimées, ils nous restent plus qu'à les distribuer et enfin trouver une

excuse valable à s'intéresser à nous. Je noie mes nuits entrelacées par des sorties sans espoir et la vision révolutionnaire de certains artistes vue sur dvd ou lue sur papier. Le documentaire sur l'histoire du punk m'a ramené à réécouter le groupe Nirvana. Quelle délivrance ! Difficile de raviver le feu sacré dans ce monde de plouc. Les filles s'apparentent à des bonshommes craintifs, à l'image de cette ville. Qu'est-ce que l'on s'ennuie ! Mon objectif est de quitter cette zone avant mes quarante ans où je finirai chauve à moustache grisonnant, scellé dans ma piaule, tout anxieux de ne pas avoir suffisamment lutté. Un quotidien doit être mis en place : Nourriture, soleil, sport, culture, peinture, soirée. Exposer mes tableaux au touriste amateur d'art friqué pour se taper le musée Planque et Granet en un week-end. La nana viendra.